

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURGOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }    "    "    14    "    six mois.  
                  }    "    "    7 50   "    trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIET et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAT, LAFITTE, BULLIET et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourgoing.

### ROUBAIX

26 décembre 1863.

Les troupes fédérales sont entrés sans coup férir dans Altona, jeudi 24. Les troupes danoises sortaient par une porte, en même temps que l'avant-garde saxonne, régiment du Prince-Royal, entrant par l'autre.

Une assemblée populaire, immédiatement provoquée, a proclamé Frédéric d'Augustenbourg, duc de Schleswig-Holstein.

Une proclamation dit que le prince vient former une armée holsteinoise. Les employés qui ont prêté serment à Christian sont destitués. Ceux qui avaient refusé le serment sont réintégrés à leur poste. On voit à Altona que les couleurs sleswigo-holsteinoises. Le maître de police a été jeté hors de ses bureaux par la populace.

La Gazette autrichienne contient l'article suivant :

« Les journaux s'occupent toujours du rétablissement de la Sainte-Alliance ; suivant une feuille belge, la Prusse se porterait médiatrice entre l'Autriche et la Russie, afin de reconstituer une union qui paralysait l'Occident. Il résulte de nos appréciations de la situation, que tout cela n'a d'autre fondement que des conjectures. L'entente des cabinets de Berlin et de Vienne n'est pas telle que la Prusse puisse entreprendre une médiation entre l'Autriche et une troisième puissance. Des précédents fâcheux et les égards dus à l'Angleterre sont cause que les deux puissances allemandes marchent de concert dans l'affaire du Holstein, mais rien n'a encore comblé l'ancien abîme qui les sépare. »

On écrit de Berlin à la Presse :

« Le cabinet prussien n'a pas répondu jusqu'ici à la dépêche de M. Drouyn de Lhuys, concernant les conférences qui devraient préparer le terrain au Congrès. Si je ne me trompe, la Prusse exprimera le désir de connaître quelles sont les puissances qui participeront au congrès ; puis, elle posera la condition qu'on n'y traitera

aucune condition concernant une puissance non représentée. » De cette réponse à un refus, il n'y a que la différence qui sépare la courtoisie de la grossièreté.

L'Italie de Naples annonce que les Français ont, ces derniers jours, augmenté leurs forces sur les frontières, occupant un grand nombre de localités limitrophes, entre autres Risso, Arnari, Pofi, Torrici, Monte-Sangiovanni, etc. A Rome, lit-on dans le même journal, l'ordre donné à la troupe française de faire tous les services ordinaires et extraordinaires avec armes et bagages, donne lieu à mille conjectures.

Un manifeste, affiché dans les principales villes de Hongrie, annonce qu'un comité général pour l'indépendance du pays, s'est constitué et qu'il a pris la direction des affaires sur l'ordre du gouverneur Kossuth. Le gouvernement autrichien prend de grandes précautions. Le pays est agité.

Des lettres de Constantinople du 18 décembre, mandent de source très-certaine dit le Waterland, que les concentrations des troupes russes continuent sur toute la frontière. On évalue à 150,000 hommes, au moins, l'armée réunie dans la Russie méridionale sous les ordres du général Luders. L'armée Moscou, forte de 100,000 hommes, forme la réserve des forces de Luders. De grands approvisionnements ont été accumulés à Odessa, et chaque jour d'immenses transports sont dirigés sur Nicolajeff et d'autres places. Du côté des Eures, le quartier général du 2<sup>e</sup> corps a été transféré de Schumla à Widdin et l'on a ordonné d'ajouter de nouvelles fortifications aux Dardanelles dont douze nouveaux ouvrages compléteront la défense.

A propos des messages des présidents Lincoln et Davis, le Times dit que l'absence de tout sentiment d'humanité dans le message de M. Lincoln en fait l'un des documents politiques les plus cruels qui aient jamais été publiés.

On écrit de Vienne, 21 décembre :  
Le général baron de Lenk est parti

pour Paris avant-hier au soir, afin de soumettre à l'empereur Napoléon son invention touchant l'application en grand de la poudre coton, perfectionnée par lui. S. M. l'empereur en a donné l'ordre formel au général sur le vœu de l'empereur Napoléon, et le voyage se fera aux frais du Trésor.

Les échantillons nécessaires ont été fournis par les fabriques impériales. Le départ a été tellement hâté qu'on a passé par-dessus toutes les considérations de service.

J. REBOUX.

On lit dans le Bulletin de Paris :

« La presse espagnole se montre de plus en plus favorable à la pensée d'un Congrès européen ; et pour le cas où il aurait lieu, elle manifeste hautement l'intention de redemander Gibraltar à l'Angleterre. Gouvernement et opposition, tout le monde en Espagne est unanime sur ce point. »

« Combien de revendications de même nature, les diverses puissances n'auraient-elles pas à faire valoir contre ce gouvernement punique qui a escamoté le Cap-Heligoland, Malte et tant d'autres de ses possessions actuelles ? qui brûla la flotte danoise et coula bas le *Chesapeake*, en pleine paix ? Elle serait longue la liste des raptus, des méfaits les plus odieux, dont chaque nation aurait à se plaindre et à exiger le redressement. »

« C'est ce qui explique pourquoi lord John Russell, — sous prétexte que ce n'était pas une idée pratique — a si formellement, et hautement repoussé la proposition d'un congrès. Le criminel ne vient pas de lui-même se placer ainsi sur la sellette, se livrer à ses propres juges. Mais patience ! »

« En Australie dans la Nouvelle-Zélande, les affaires de nos bons amis ne vont pas au mieux. Et les nouvelles de l'Inde présentent comme beaucoup plus sérieuses que ne le faisaient pressentir les premiers renseignements, l'insurrection qui vient d'éclater au nord-ouest de la frontière du Penjano. Plusieurs rencontres ont déjà eu lieu entre les montagnards et les troupes du général Chamberlain. Partout les tribus s'arment et se soulèvent ; l'insurrection gagnant du terrain, à ce point que l'on entendait distinctement de Calcutta le bruit du canon. »

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 24 décembre.  
Le bilan hebdomadaire de la banque d'Angleterre donne les résultats suivants :  
Augmentation : Réserve des billets, 730,605 liv. st., en caisse métallique, 541,593 liv. st. : Compte du trésor, 4,162,808 liv. st.  
Diminution : Comptes particuliers, 553,431 liv. st., portefeuille, 32,763 l. st.

Liverpool, 25 décembre.  
La Scotia a apporté 450,000 dollars.

New-York, 15 décembre.  
Il a été proposé au Congrès une loi tendant à empêcher la spéculation sur l'or. La situation militaire n'a pas changé. Le rapport du ministre des finances de Richmond présente la situation financière du Sud comme peu favorable.  
Agio sur l'or, 40.

New-York, 13 décembre.  
Les deux armées, en Virginie, entrent dans leurs quartiers d'hiver.  
Les fédéraux ont occupé le fort Esperanza, dans le golfe de Matagorda.  
Banks est malade à la Nouvelle-Orléans. Price a traversé la rivière Rouge et est entré dans le Texas.

Le Congrès fédéral a rejeté une proposition de M. Wood ayant pour objet l'envoi d'un commissaire à Richmond, afin d'entamer des négociations pour la paix.  
Le Congrès a donné un banquet aux officiers de l'escadre russe à Washington.  
Change sur Londres : 153. Sur Paris 342 1/2 à 345. Coton 82.

New-York, 16 décembre.  
Les avis de Knoxville du 14. Le général Foster est nommé commandant des forces fédérales dans le Tennessee oriental. Burnside est en route pour Cincinnati. Les fédéraux poursuivent Longstreet à qui ils auraient pris de nombreux canons.  
Une brigade fédérale de noirs a pris et occupe Elizabeth-City (Caroline du Nord).  
Une expédition fédérale, commandée par Wistar, a percé les lignes confédérées et s'est avancée jusqu'à Charles-City-Court-House, à 18 milles de Richmond.  
Le général Buford est très-malade.

New-York, 16 décembre.  
Le rapport du ministre des finances du Sud recommande la réduction du papier-monnaie à cours forcé et la conversion de 500 millions en 6 % consolidé.

Le bruit court que les fédéraux ont pris beaucoup d'artillerie à Long-street. L'arrière-garde de Long-street aurait néanmoins repoussé les fédéraux.  
Burnside est remplacé par Foster.

Altona, 24 décembre, midi.  
L'assemblée populaire, convoquée par quelques notables et à laquelle des milliers de personnes ont pris part, a proclamé, avec le plus grand enthousiasme, le prince d'Augustenbourg, duc de Sleswig-Holstein, comme souverain légitime du pays. Les représentants de la ville se sont associés aux déclarations des députés, et le magistrat (autorité municipale exécutive), a manifesté les mêmes dispositions.  
Les commissaires civils n'ont rien fait pour empêcher la réunion de l'assemblée populaire. Le docteur Colliben, qui a pris la parole, a dit que tout se faisait avec le consentement des autorités d'Altona.  
La musique du régiment saxon a joué l'hymne de Sleswig-Holstein.

Hambourg, 24 décembre.  
Le prince Frédéric a été proclamé à Altona duc de Sleswig-Holstein.  
Une proclamation dit que le prince vient former une armée holsteinoise. Les employés qui ont prêté serment à Christian sont destitués. Ceux qui avaient refusé le serment sont réintégrés à leur poste. On ne voit à Altona que les couleurs sleswigo-holsteinoises. Le maître de police a été jeté hors de ses bureaux par la populace.

Hambourg, 24 décembre (soir).  
Le bruit court que le général a été rappelé par son gouvernement.  
Les communications télégraphiques avec le Holstein et le Nord sont interrompues depuis midi.  
Ce soir, à Altona, il y a illumination générale ; des groupes nombreux parcourent les rues en chantant l'hymne patriotique des duchés. Les bourgeois, les gymnastes et les élèves des écoles, maintiennent la tranquillité.

Cracovie, 24 décembre.  
Le Courrier de Wilna, journal officiel russe, annonce que l'abbé Mackiewicz, un des principaux chefs des insurgés en Lithuanie et qui y commandait depuis les commencements de l'insurrection, vient d'être fait prisonnier par les troupes impériales, et amené à Kowno, pour être traduit devant un conseil de guerre.

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 27 DÉCEMBRE 1863.

N° 66.

## LE FIDÉICOMMISS

CHAPITRE XLII.

(Suite).

« J'ai demandé hier à Klas si nous ne devions point penser bientôt à continuer notre voyage. « Nullement ! m'a-t-il répondu. Je n'ai pas encore entendu les cours de plusieurs professeurs célèbres. Je ne puis pas quitter cette ville, Richard ; je ne me suis jamais trouvé aussi bien qu'ici depuis l'époque de mes études à l'Upsal ! »

« Mais je ne suis point dans le même cas ! »

« Alors voyage, dit-il, voyage et ne t'inquiète pas de moi ! Je suis aussi heureux et aussi content que je puisse jamais l'être. »

« Et je te crois que tu oublies même Marie dans ton bonheur ? »

« Non, je ne l'oublierai jamais ! Je pense plutôt à la faire venir ici. Nous pourrions demeurer très-commodément dans cette petite chambre et dans celle que tu quittes, sans être fatigués du bavardage et des sottises d'autrui. Je suis sûr que ce serait plus que suffisant pour le bonheur de Marie ; mais ma pauvre mère aussi a droit de compter sur moi, et je serai probablement forcé de renoncer à mon projet, quelque beau qu'il me paraisse. Je te répète, Richard, que je resterai ici jusqu'à nouvel ordre. »

« Dieu seul sait jusqu'où s'étendra ce jusqu'à nouvel ordre ; je ne puis donc l'attendre. Ainsi nous nous séparons, et je continue mon voyage seul. Klas ne me regrettera pas ; il est maintenant dans son propre élément, et sa chevelure noire pourra atteindre une longueur infinie ; quant à moi, du moins, je ne lui rirai plus sa société, son voile protecteur. Je ne m'égaie plus des petites faiblesses des autres ; j'ai assez à faire avec les miennes propres, qui ne sont pas petites. »

« Je n'avais pas l'intention de parler d'Isabelle ; je suis cependant heureux de dire combien elle agit noblement et en bonne sœur envers Klas. Grâce à sa prévoyance, il a trouvé ici un mandat d'une somme considérable, et, en même temps, une lettre empreinte de l'attachement le plus profond, de la plus noble délicatesse. « Tu peux, lui écrit-elle, considérer d'autant mieux ma fortune comme la tienne propre, qu'elle t'écherra, dans tous les cas, par suite de ma résolution de ne jamais me marier. »

« Cette nouvelle, qui aurait réjoui bien des frères, ne pouvait, naturellement,

pas faire plaisir à Klas néanmoins. Il fut très-content de l'envoi d'argent ; car, bien qu'il lui en faille fort peu pour ses besoins personnels, il en aura cependant bientôt fini. C'est bien ici le cas. Il fait presque tous les jours une ronde chez les libraires avec son savant ami, et sa collection de livres est déjà si volumineuse qu'elle lui donnera assez d'occupation jusqu'à ce qu'il l'emporte d'ici. Isabelle est à Copenhague, à ce que j'ai vu par sa lettre. »

« La Suisse est maintenant le but de mon voyage. Je désire vivement voir de la vue des Alpes, et j'espère y trouver assez de fraîcheur pour apaiser le sang le plus brûlant. »

« La baronne Ebba ne dormit guère, la nuit qui suivit la réception de cette lettre. Il n'échappait pas à son œil maternel que Richard s'efforçait de paraître tranquille, mais que son calme n'était qu'affecté. Cependant les efforts de Richard furent une grande consolation pour le cœur de sa mère, en lui prouvant qu'il ne cédait pas sans résistance à la violence de sa passion. Il voulait donc reconquérir son heureuse vie d'autrefois, et comme sa volonté était sérieuse, il y avait lieu d'espérer qu'il aurait la force de la mettre à exécution. Cette consolation simple, et qui ne reposait pas sur une base certaine, tranquillisa la baronne. Cependant, lorsqu'elle se fut endormi, après s'être retourné du côté du mur en disant : Oh ! il redeviendra bientôt ce qu'un homme doit être, plus d'une larme mouilla l'oreiller de la bonne mère ; mais sous l'influence favorable de la prière, elle sentit les nuages se dissiper et faire place à la

lumière. Insensiblement ses pensées se reportèrent de son Richard idolâtré sur sa chère fille unique ; et après qu'elle eut réfléchi sérieusement sur la dernière visite à Sardo, l'avenir eut son tour et lui présenta de riantes images. Telles étaient sa tension d'esprit et sa préoccupation, qu'il faisait déjà aussi clair dans la chambre que dans son cœur maternel, lorsque ses actives pensées lui accordèrent enfin un peu de sommeil.

Mlle Virginie était au salon et s'amusa avec son prisonnier en cage : « Que tu es aimable, petit orgueilleux ! Mais prends gentiment et ne sois pas de si mauvaise humeur ! »

« Je crois que tu l'aimes déjà beaucoup ? dit sa mère, qui entra en ce moment. Les réflexions de la nuit avaient fait naître chez la baronne un irrésistible désir de sonder un peu le terrain ; car il était bon, à tout événement, de savoir à quoi s'en tenir dans la prévision de certaines éventualités. On s'était conduit avec trop de maladresse lors de la demande en mariage du chambellan. »

« Je crois que tu l'aimes déjà beaucoup ? dit la baronne, qui voyait dans le perroquet un heureux prétexte pour aborder le chapitre désiré. »

« Oui, répliqua Virginie ; il s'amuse extrêmement ! »

« Et comment il prononce distinctement ton nom ! Ce n'a pas été une petite affaire que de l'y exercer en si peu de temps. C'est réellement bien gentil de la part du comte ! »

« Bien gentil ? Comment peux-tu te servir d'une expression si surannée, Virginie ? Ne trouves-tu donc pas cela plus que gentil ? »

« Amical donc, si maman est d'avis que cela sonne mieux. Mais je ne crois pas que mon beau petit perroquet apprenne facilement. Je vais lui apprendre le mot manger, pour qu'il puisse me dire lui-même quand il aura faim ; et je me réjouis d'avance de l'entendre crier : « Virginie — manger ! » »

« La baronne rougit presque pour sa fille. C'était par trop ingénu, même pour une jeune personne de la campagne. « Ma chère Virginie, dit-elle en s'efforçant de manifester un certain étonnement, tu comprendras, j'espère, qu'il n'est pas convenable d'accoupler le mot manger avec celui que le comte a appris à ton favori ! »

« Comment cela ? dit Virginie, affectant à son tour de l'étonnement. »

« Ce comment cela ? demandait une explication qui n'était pas bien facile à donner ; mais la baronne se tira toujours d'affaire. »

« Quand, dit-elle en appuyant un peu sur les paroles, tu m'as dit à si souvent sur les lèvres le nom d'une demoiselle, on peut alors... »

« Alors, on peut être sûr, dit Virginie, l'interrompant avec espérillerie, qu'il ne le porte pas dans son cœur, car on ne parle pas de ce qui remplit le cœur. »

« Il faut bien que je le dise, s'écria la baronne en ouvrant de grands yeux, mademoiselle joue un peu la comédie avec sa mère ! plaisanterie à part, ce dont le cœur est plein, peut bien, quand on est seul, chercher une issue par les lèvres. Le comte est incontestablement un homme d'un grand mérite ; mais s'il trouvait, petite Virginie, que toi aussi tu possédas quelques petits mérites, que dirais-tu de cela ? »

« Je dirais que maman serait bien aimable de ne pas me faire de pareilles